1903 NOVEMBRE I. — NUMÉRO SPÉCIAL : L'ADVERSAIRE AU THÉATRE DE LA RENAISSANCE N° 117

LE THÉATRE

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines
PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire, 12, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 141-92
CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an . . 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . 52 fr.
ABONNEMENT ET VENTE : 24, Bd des Capucines. — Téléph. : 242-49



Cliché Reutlinger.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE. — *L'ADVERSAIRE*. — Mlle MARTHE BRANDÈS. — Rôle de *Marianne Darlay*

ÉDITEURS : Manzi, Joyant & Cie, Boulevard des Capucines, Paris — PRIX NET : 2 fr. ; Étranger 2 fr. 50

LE CRÉDIT FONCIER

L'un des privilèges caractéristiques du Crédit foncier est le droit qu'il a d'émettre des obligations pour une valeur égale au montant des prêts qu'il a effectués. Il faut se rappeler, en effet, que le rôle du Crédit foncier est de servir d'intermédiaire entre les propriétaires et les capitalistes. Il se place entre eux et emprunte aux uns pour prêter aux autres, à des conditions modérées. Par conséquent, l'obligation du Crédit foncier devient ainsi la représentation exacte d'une créance hypothécaire de premier rang et c'est ce qui lui donne une si grande valeur. Or, d'après le dernier bilan mensuel publié, les prêts hypothécaires du Crédit foncier dépassent le montant des obligations émises de plus de 180 millions. La Société y avait pourvu temporairement avec ses disponibilités ; maintenant, elle se voit obligée de rétablir l'équilibre.

La nouvelle émission aura lieu le *24 courant* et portera sur 600.000 obligations foncières nouvelles 3 o/o de 500 francs avec lots.

Ces obligations présenteront toutes les garanties et tous les avantages de celles qui ont eu jusqu'ici tant de succès auprès du public. Émises à 495 francs, elles rapporteront un intérêt annuel de 15 francs avec quatre tirages de lots par an, dont deux lots de 150,000 francs, deux de 100,000 francs et un grand nombre de lots secondaires. On peut remarquer que les lots de 150,000 francs sont d'un tiers plus élevés que les gros lots qui figurent dans la plupart des précédents emprunts. C'est un attrait appréciable pour les nouvelles obligations.

Les obligations foncières similaires ont dépassé le pair depuis de longues années. Le chiffre auquel sont émises celles-ci assure aux capitaux de placement une plus-value importante et qui ne peut tarder de se réaliser.

Pour faciliter la libération, le Crédit foncier a espacé les versements sur une période de plus de trois ans, ce qui permettra aux plus petites épargnes de prendre part à cette opération ainsi rendue si populaire.



Monsieur.— **Je me fais blanchir chez CHARVET.**
Madame. — . . . . **Et moi aussi.**

Blanchisserie Modèle

de la Maison CHARVET

En son Pavillon, *Place du Marché-Saint-Honoré*

Le linge est pris et rendu à domicile par des voitures spéciales
Tarifs envoyés sur demande

A. HERZOG
41, rue de Chateaudun, 41
PARIS

La Grande Maison **A. Herzog** fait d'énormes rabais sur toutes les belles occasions qui sont en ce moment exposées dans ses magasins. Donc, toutes les personnes qui désirent acquérir à bon marché des

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

ont un grand intérêt à aller visiter l'exposition de la

MAISON HERZOG
AUCUNE SUCCURSALE

MONTE-CARLO
Succursale
des AUTOMOBILES **GOBRON-BRILLÉ**
Hôtel de Paris, Place du Gasino

GARAGE — REMISES PARTICULIÈRES
LANDAULET de LOCATION

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 200 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence*
Succursale : *134, rue Réaumur (place de la Bourse)* } **à Paris**
— *6, rue de Sèvres.*

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 4 à 5 ans : 3 1/2 %, net d'impôt et de timbre); — **Ordres de Bourse** (France et Étranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et Encaissement de Coupons**; — **Mise en règle de titres**; — **Avances sur titres**; — **Escompte et Encaissement d'Effets de commerce**; — **Garde de Titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Transports de fonds** (France et Étranger); — **Billets de crédit circulaires**; — **Lettres de crédit**; — **Renseignements**; — **Assurances**; — **Services de Correspondant, etc.**

LOCATION DE COFFRES-FORTS
Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.

66 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue. 328 agences en Province, 1 agence à Londres (53, Old Broad Street), correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

Chocolat à la Tasse Prevost
39, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. — MAISON A BORDEAUX
CHOCOLAT & THÉ PRÉVOST — Bonbons Qualité supre

PAPIERS **GUILLEMINOT** PLAQUES
PLAQUES au LACTATE
OPALINES

St-Galmier-Badoit La Plus LÉGÈRE à l'ESTOMAC. Déclarée d'intérêt Public

---

Sublime de Botot Souverain contre la chute des cheveux *Provoque les ondulations.* BOTOT, 17, r. de la Paix, Paris

---

AMBRE ROYAL Nouveau parfum extra-fin VIOLET *29, Bd des Italiens, Paris*



Maison LEBLANC-GRANGER
Richard GUTPERLE Seur

Fournisseur des Théâtres de l'Opéra, des Français et des principaux Théâtres Étrangers

12, Boulevard Magenta, PARIS

ARMES — ARMURES — OBJETS D'ART
BIJOUX ET PARURES
Pour BALS, SOIRÉES, THÉATRES

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900 : HORS CONCOURS, MEMBRE DU JURY
TÉLÉPHONE : 256-47
Adresse télégraphique : RICPERLE, PARIS
COMMISSION, EXPORTATION

LE THÉATRE

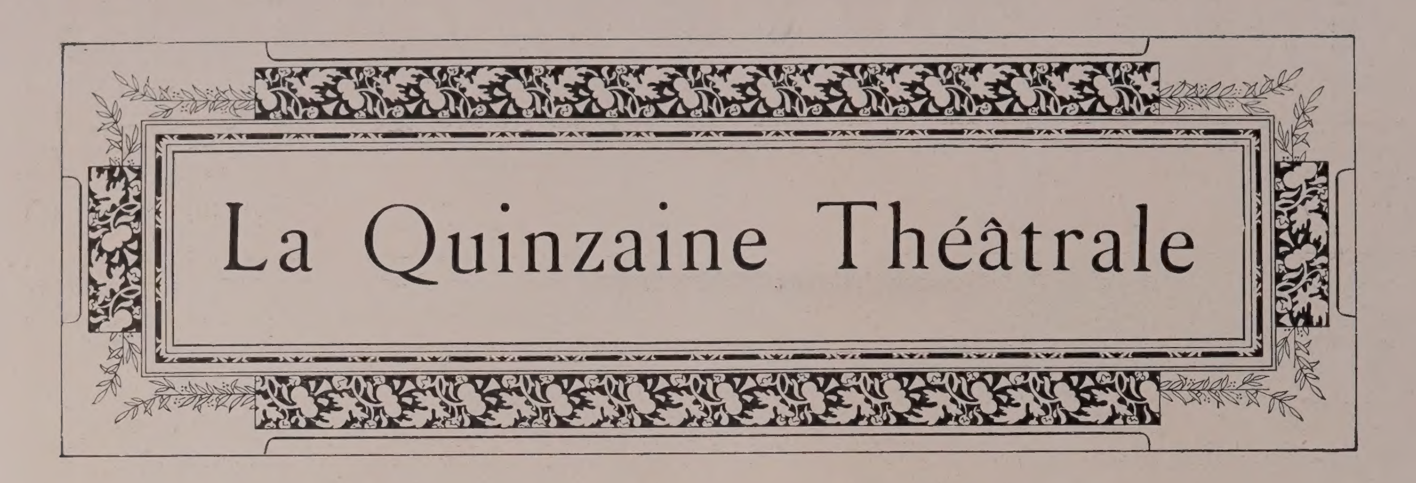
N° 117 Novembre 1903 (I)



Cliché Paul Boyer.

M. EMMANUEL ARÈNE M. ALFRED CAPUS

LES AUTEURS DE *L'ADVERSAIRE*



La Quinzaine Théâtrale



L'ÉVÉNEMENT de la quinzaine théâtrale, c'est assurément la représentation de *l'Adversaire,* la nouvelle comédie d'Alf. Capus et d'Emmanuel Arène, au théâtre de la Renaissance. Nous en avons dit le grand succès, dans notre dernière chronique, mais nous l'avons dit en quelques lignes, et l'événement est d'importance, il convient d'y revenir. Je ne sais quel sera, cette année, le sort de nos divers théâtres, ce qui est certain, toutefois, c'est que, quoi qu'il arrive, la Renaissance sera l'un des plus favorisés, car il tient un succès qui conquiert l'unanimité de la Presse, et *l'Adversaire* occupera l'affiche pendant bonne partie de la saison, sinon pendant la saison tout entière. Alfred Capus est décidément un auteur heureux, c'est l'homme de la veine, il a toutes les chances! C'est ainsi que volontiers on s'exprime, il me paraît qu'il serait plus vrai et plus congruent de dire : Alfred Capus a beaucoup de talent! Il convient même d'ajouter que, cette fois, il n'a pas opéré tout seul, il s'est adjoint un collaborateur, et quel collaborateur, mon confrère et ami Emmanuel Arène, c'est-à-dire un des esprits les plus aimables, les plus aiguisés, les plus finement observateurs qu'il y ait à cette époque, où il y en a beaucoup. Journaliste avisé, d'une inépuisable verve, écrivain délicat et distingué, pourquoi Emmanuel Arène n'aurait-il pas été tenté par le théâtre? Le chroniqueur et l'auteur dramatique se rapprochent si bien l'un de l'autre, que parfois ils se confondent. Il était bien, d'ailleurs, le collaborateur qui convenait à Alf. Capus, les deux natures devaient aisément fusionner, se compléter l'une par l'autre et se confondre si bien en un tout concret, qu'en écoutant la pièce, on ne saurait dire lequel a fait ceci? lequel a fait cela? C'est mon maître Sainte-Beuve qui disait que la collaboration parfaite devait être comme le «bronze» qui forme un métal unique de la combinaison de plusieurs métaux, sans qu'on puisse y trouver la trace d'aucun métal particulier.

L'Adversaire n'est pas une pièce compliquée, avec des accumulations de situations, rien du casse-tête chinois, c'est, au contraire, une œuvre légère, — ceci n'est pas un de ses moindres charmes, — simple, claire, qui se déroule logiquement, sans une minute de fatigue ou d'ennui pour le spectateur, d'autant qu'elle se soutient d'un dialogue précis, ferme, qui dit bien ce qu'il y a à dire, avec un jaillissement d'étincelles qui rompt toute monotonie. Ici l'esprit foisonne, mais c'est l'esprit d'à-propos le plus rare, pas celui qui « court les rues », celui-là on ne l'a pas fait monter en le tirant par les cheveux. Et ce qui me plaît, par-dessus tout, dans cette comédie, c'est que les personnages étant vrais et vivants, le spectateur vit avec eux. Ils ont bien la dose d'ironie nécessaire, mais c'est une ironie à fleur de peau, qui chatouille sans égratigner, et les types ont été découpés en chair vive. Il en est sur lesquels on mettrait l'étiquette d'un nom propre, d'autres pour lesquels on n'aurait même que l'embarras du choix, tel le député Breautin, type parfait de la brute parlementaire, mouche idéale du « coche de l'État », celui-là a dû être dessiné plus particulièrement par Emmanuel Arène, qui vit dans le fâcheux milieu, et a pu y faire sa cueillette.

Maintenant, si vous me demandez ce que signifie ce titre *l'Adversaire?* je vous dirai que, pour les auteurs, l'adversaire, c'est la femme qui veut dominer son mari et l'entraîner hors de « la voie », alors que le mariage devrait être l'association de deux êtres, en accord parfait. Cet accord double leur force, alors que le désaccord transforme le mariage en une sorte de duel intime, où le mari se trouve placé, face à face, avec la femme qui devient l'adversaire. Je ne veux, d'ailleurs, entrer ni de près, ni de loin, dans l'analyse de la pièce, puisqu'on vous la donne complète, ici près, mais je ne puis m'empêcher, chemin faisant, de signaler à titre de curiosité, que les deux succès du moment, celui du Vaudeville, *Antoinette Sabrier*, et celui de la Renaissance, *l'Adversaire*, reposent sur une situation analogue, celle de l'adultère de la femme dont le mari provoque l'aveu.

Il est vrai que si la situation est la même, les procédés d'exécution ne sont pas identiques; au Vaudeville, nous sommes en plein drame, c'est presque par la violence que le mari obtient la vérité, et ce mari est un désespéré, qui demande une solution au suicide brutal. Il y est acculé et ne peut sortir par ailleurs, ainsi qu'il a été dit spirituellement, le pistolet est «chargé de logique».

A la Renaissance, au contraire, le mari est à la fois un raisonneur et un raisonnable, un philosophe, un esprit supérieur, doucement résigné, qui s'élève plus haut que l'accident, et volontiers inclinerait au pardon et à l'oubli, s'ils étaient possibles dans un monde social régulier. Le fait d'adultère commis par la femme, même par énervement, caprice, faiblesse, place les deux époux, l'un vis-à-vis de l'autre, en la posture où ils se trouvent dans *Amoureuse,* de mon ami Porto-Riche. Alors, comment divorcer? Le mari d'*Amoureuse* accepte, oublie, pardonne, reprend l'épouse coupable, parce que repentante. J'avoue que ce dénouement m'a toujours inquiété : « Quelle va être, me disais-je, dans l'avenir, la situation de ces deux êtres placés en face l'un de l'autre? est-ce qu'ils n'auront pas toujours, entre leurs regards, l'image du troisième... facteur? » Or, c'est précisément là, ou à peu près, ce que se dit Maurice Darlay, le héros de la Renaissance. Il prend sa femme en pitié, comme un être de raison qu'il est, il la console presque, parce qu'il comprend la douleur de cette malheureuse qu'il aime encore, quand même, et dont il se sent aimé; mais il se dit, avec raison, que la vie commune n'est plus possible, alors comment faire pour la briser sans trop de violence? C'est là où, selon moi, les auteurs ont fait une trouvaille pour amener le dénouement nécessaire. Ils ont fait intervenir la mère de la femme coupable, qui est, par conséquent, la belle-mère de Maurice, le mari trompé. C'est par elle que se fera le dénouement. Madame Grécourt est une brave et honnête femme, elle ne sait rien de ce qui s'est passé, elle ignore absolument la fâcheuse aventure, on lui a tout caché. Elle survient au milieu de la scène d'explications des deux époux. Ils sont contraints, gênés, Marianne a les yeux rouges, elle a pleuré : Pourquoi? qu'y a-t-il? Généreusement, Maurice prend les torts à son compte. Il a eu une maîtresse, il a trompé



Cliché Paul Boyer.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

L'ADVERSAIRE

Maurice Darlay. — M. L. Guitry

sa femme, le divorce s'impose. La belle-mère proteste, elle est pour la conciliation. L'adultère du mari n'est qu'une faute, les hommes sont moins strictement enchaînés que les femmes, on peut leur pardonner, ils sont justiciables de l'oubli : toutes, tant que nous sommes, dit-elle, nous avons passé par là, nous avons fermé les yeux, oublié, pardonné. Puis, elle ajoute : « Ah! quand c'est la femme qui est coupable, c'est autre chose, elle est gardienne de l'honneur du foyer, elle le porte en elle, elle ne doit pas faillir, puisque sa chute peut introduire un enfant étranger au domicile conjugal. Pour elle, pas de pardon. Elle n'a qu'une chose à faire, aller retrouver son amant et vivre heureuse avec lui si elle le peut! Elle s'est condamnée à l'exil. » Et elle ajoute avec un triste sourire : « Toutes les femmes pensent comme moi,... mais elles n'en veulent pas convenir! » — « Tu vois bien qu'il faut nous séparer, — conclut Maurice, après le départ de Madame Grécourt, — nous ne pouvons plus vivre ensemble, c'est ta mère qui t'a condamnée! »

Les auteurs de *l'Adversaire* ont trouvé les véritables interprètes de leur pièce. Il est certain que Guitry est le comédien de Capus, tout comme Capus est l'auteur indiqué de Guitry, il y a de la sympathie entre les deux tempéraments et comme des points de contact. Mademoiselle Marthe Brandès a trouvé dans le personnage de Marianne, son premier rôle depuis qu'elle est à la Renaissance et depuis sa création du *Passé*, à la Comédie-Française, n'a fait encore rien d'aussi bien, le duo est parfait. L'ensemble de l'interprétation est, d'ailleurs, de tout premier ordre. Guy, Noizeux, Arquillière, Mesdames Marie Samary, Juliette Darcourt, et tous les autres, du plus au moins, donnent la note d'harmonie.

Voici, maintenant que la saison se fait sentir, tous les théâtres sont ouverts, sauf ceux qu'on répare, et c'est à chaque instant changement d'affiche, en recherche de l'oiseau rare, le succès. C'est le tir aux pigeons, on n'abat pas à tout coup!

Deux théâtres de second ordre, les Folies-Dramatiques et Cluny, ont fait affiche neuve. Les Folies avec un vaudeville en trois actes, *Jumeau*, ce qui est une farce assez gaie, pas très neuve, car elle rappelle *Maître Nitouche, le Coup du Fouet* et d'autres encore, le postulat nous présente un même personnage qui se dédouble et paraît sous deux aspects différents. Si nous plongions dans le théâtre d'autrefois, nous trouverions encore d'autres ressemblances, *les Deux Philibert*, voire *les Ménechmes*, mais qu'importe tout cela? *Jumeau* est un vaudeville amusant, on y rit de bon cœur, c'est l'essentiel, et l'entraîneur Galipaux s'y démène à cœur joie, changeant de costume et de figure, avec l'instantanéité d'un Frégoli. Ce comédien-Protée, sorte de kaléidoscope vivant, est d'un entrain endiablé, d'une verve qui donne le vertige.—Cluny, avec *Horribles Détails*, une pièce peu intelligible, où on chante et on danse, où on passe d'une époque à une autre, sans trop de raison, mais avec de la rime et de la musique, voire une certaine mise en scène relative, qui n'est pas coutumière au boulevard Saint-Germain.

Au Palais-Royal, on nous a donné *la Marmotte*, un vaudeville amusant de MM. Antony Mars et Xanrof, qui tient l'affiche, avec Raymond pour principal protagoniste, Raymond qui joue le rôle d'un certain Canibel qui a toujours envie de dormir, parce qu'il n'a pas assez dormi dans sa jeunesse qui fut orageuse, et qu'il a un passif de sommeil à liquider. L'idée est originale, et le comédien suggestif. C'est à voir. Ce pendant qu'à l'Odéon, trois pièces, des pierres d'attente, forment l'affiche nouvelle : *Poste restante*, un tout petit acte, simple tableau de chevalet, signé Serge Basset, très sincère et de bonne peinture. C'est un drame intime, « tempête sous le crâne » d'un receveur des postes, amoureux et jaloux, qui pourrait perdre celle qu'il aime, Madame Duvarin, la femme du farouche commandant, en correspondance galante avec le fat Hondurier, mais qui refuse de répondre au mari, réclamant la « poste restante » à l'adresse de sa femme, ce qui est refus professionnel, et fait mieux encore : refuse à la femme, que son mari a contrainte, plus morte que vive, à réclamer elle-même, devant lui, la lettre compromettante qui est à son adresse. Eymard, le jeune receveur, compulse, d'une main tremblante, le paquet des « poste restante », sous le regard menaçant du commandant, et dit d'une voix étranglée : « Il n'y a pas de lettre pour Madame Duvarin », alors qu'il tient entre ses doigts le chiffon révélateur. C'est concis, rapide et d'une aimable émotion. — *L'Idiot* est un drame sombre, en deux actes, à la façon des drames allemands, comme on les pratiquait en 1826, symphonie funèbre à trois voix, avec nuit sombre et redingote à brandebourgs; cela sent le rance et étincelle de la poussière des tiroirs. — Enfin, *l'Héritier*, comédie en trois actes, de M. Pierre Soulaine, sorte de vaudeville sans couplets, pièce d'intrigue, l'aventure d'un héritier auquel tombe du ciel une grosse fortune, le million imprévu, et qui, venu dans une petite ville pour réaliser sa succession, devient le point de mire de toutes les demoiselles de l'endroit, le gibier sur lequel se braquent les escopettes des belles-mères qui tirent au mariage. Or, lorsqu'on s'est fort échauffé sur la piste, déception complète : notre héritier est marié, buisson-creux, rien à faire!! Ceci est assez banal, mais il y a, dans cette comédie, un incident accessoire qui l'est moins, celui-là fort ironiste, car je ne saurais croire, dans la circonstance, à la naïveté de l'auteur. Parmi les personnages de la comédie, il en est un très mystérieux, aux allures singulières, dont s'est éprise la fille du notaire Chavignol. Or, ce quidam est un comédien, et l'on ne voit pas bien, *ex-abrupto*, un tabellion provincial donnant sa fille à un voyageur du chariot de Thespis. Il y a encore, dans les mœurs courantes, quelques restants de préjugés qui s'y opposent. Qu'à cela ne tienne; d'une main hardie, aidé d'une éloquence narquoise, l'héritier Jacques Gavard les déracine au plus vite : il explique au notaire que le comédien est aujourd'hui roi du monde, qu'il égale les plus hauts, que les sociétaires de la Comédie-Française sont personnages dans la République, qu'on les décore tous, et qu'un notaire de province ne saurait mieux faire que marier sa fille à un comédien. L'honnête Chavignol, abasourdi, se laisse convaincre, et les choses en vont ainsi, sans difficulté. En ce qui me concerne, je suis plein de respect pour les comédiens, mais je crois le dénouement risqué et en avance sur la réalité; c'est un dénouement d'avant-garde! — Ces trois pièces sont honnêtement jouées, par des comédiens passables, qui ont, les uns, une certaine dose de talent, les autres, une certaine dose de conscience.

Pour me mettre tout à fait au pair de l'actualité, j'aurais encore à vous parler de la rentrée de Madame Sarah Bernhardt, qui nous revient avec l'adaptation d'un drame allemand, manière Kotzebüe, *Jeanne Vedekind*, de M. Félix Philippi; mais la place me manque, elle m'est mesurée, et cette Quinzaine est furieusement chargée. Je me vois également contraint, à mon grand regret, de renvoyer à la prochaine Quinzaine le plaisir de vous entretenir de la pièce nouvelle des Nouveautés, *les Sentiers de la Vertu*, une comédie amusante, aimable, spirituelle, où abondent les scènes charmantes, qui se relèvent d'un dialogue plein d'entrain et de bonne humeur, que parfume une senteur de jeunesse et qui témoigne de la souplesse des auteurs. Je vous dirai aussi combien fut exquise l'interprétation de cette pièce, où, pour la circonstance, la troupe des Nouveautés, le brave Torin en tête, fut renforcée par Noblet, un comédien de premier ordre, qui joue de la finesse, comme Paganini jouait du violon, et possède l'art de la demi-nuance, et par Mademoiselle Marcelle Lender, la fée de l'élégance; je vous dirai encore... mais pas aujourd'hui; je me contenterai donc de vous dire que ce fut un grand succès, ce qui fait que le Boulevard est bloqué entre celui de la Renaissance et celui des Nouveautés.

FÉLIX DUQUESNEL.



M[lle] MARTHE BRANDÈS

Du Théâtre de la Renaissance

Pointe sèche, par Helleu

MARIANNE DARLAY (Mlle M. Brandès) — CHANTRAINE (M. Guy) — Mme BREAUTIN (Mlle J. Darcourt) — LUCIE CHANTRAINE (Mlle Jane Heller) — MAURICE DARLAY (M. Guitry) — LANGLADE (M. Pierre Magnier) — Mme GRÉCOURT (Mme M. Samary)

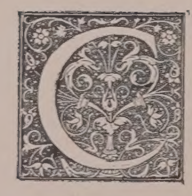
Décor de M. Amable.

ACTE Ier

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

L'Adversaire

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, DE MM. ALFRED CAPUS & EMMANUEL ARÈNE



C'EST le grand succès de la saison. La Presse a été unanime à le célébrer. Dans les salles à manger et les salons on ne parle que de *l'Adversaire*, et les gens du monde, qui sont en garde contre les complaisances et l'indulgence confraternelle des critiques dramatiques, vous demandent à l'oreille : « Est-ce vraiment un chef-d'œuvre ? » Mais oui : c'est un chef-d'œuvre. On ne saurait imaginer une exposition plus légère, plus spirituelle. Au deuxième acte, l'action se précise avec une vigueur inattendue. Le troisième acte est poignant, pathétique. Le dénouement est logique et douloureux comme la vie. Pas un instant l'intérêt ne languit. Le public rit, pleure, souffre. L'objet du théâtre n'est-il pas de divertir les honnêtes gens, de leur faire oublier, pendant quelques heures, leurs soucis et leurs travaux, en les attachant aux aventures de personnages imaginaires et qui sont peints d'après nature ? La comédie de MM. Alfred Capus et Emmanuel Arène réalise pleinement cet idéal. C'est bien, — en son genre, — un chef-d'œuvre.

Maurice et Marianne Darlay sont mariés depuis quelques années et semblent tout à fait heureux. Ils sont riches et indépendants. Ils vivent dans la quiétude. Mais Marianne souffre de cette existence stagnante. Elle voudrait que son mari ne passât point la majeure partie de son temps à rêver, à fumer, à découvrir des bibelots chez des marchands d'antiquités. Maurice est intelligent et jeune ; ses débuts au barreau furent brillants. Il a fait acquitter un époux outragé, Chantraine, qui avait tiré des coups de revolver sur l'infidèle et son complice et qui ne les avait d'ailleurs que légèrement blessés. La chance favorise Maurice. Un scandale parlementaire vient d'éclater. Limeray, un député qui s'occupe de finance, est l'objet de poursuites et il le prie de vouloir bien le défendre. Maurice dédaigne cette cause et il conseille à Limeray de confier ses intérêts à un jeune confrère, Langlade. Maurice n'est pas un oisif intelligent, comme



Cliché Paul Boyer.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

L'ADVERSAIRE

M. Guy. — Rôle de *Chantraine*



Cliché Paul Boyer. Mlle JANE HELLER. — Rôle de *Lucie Chantraine*
RENAISSANCE. — *L'ADVERSAIRE*. — ACTE II

le croit sa femme. Il poursuit, dans l'ombre, des études qui lui sont chères. Il dédaigne seulement la notoriété et les situations qu'on obtient ou qu'on croit obtenir en fréquentant des salons académiques et politiques comme celui que possède Madame Breautin. Marianne ne comprend pas cette attitude ironique. Elle croit que Maurice, par indolence et par un sot orgueil, demeurera toujours un homme obscur. Elle en est blessée dans sa vanité. Elle connaît mal son mari. Par une pudeur très naturelle, il ne l'initie pas aux travaux qu'il prépare. Il ne lui a même jamais laissé entrevoir toute la profondeur de sa tendresse. Elle le considère un peu comme un aimable compagnon. Elle ne trouve pas auprès de lui le refuge et le réconfort. C'est de ce malentendu que naît la comédie, — ou le drame.

Langlade a prononcé une éloquente plaidoirie qui a sauvé le député Limeray. L'avocat est chaleureusement félicité par les jeunes femmes coquettes et jolies et par les jeunes filles jolies et coquettes qui fréquentent le salon de Madame Breautin. Mais Langlade est indifférent à leurs éloges. Il aime sincèrement Marianne qui n'ignore pas cette passion et qui, depuis longtemps, en est secrètement flattée. Madame Breautin, qui désire se venger des railleries de Maurice Darlay, pousse sa femme à écouter avec bienveillance Langlade. Elle leur ménage même un tête-à-tête, comme elle préparerait un guet-apens. Langlade avoue son amour avec une émotion si réelle que Marianne ne peut se défendre d'en être touchée. Maurice a vu le danger, ou plutôt il en a été averti, — et très délicatement, — par Chantraine, le mari qu'il a fait jadis acquitter. Il ne trouve pas les bonnes paroles qui lui ramèneraient Marianne. Il se laisse emporter par sa jalousie naissante et par sa colère. Il ordonne à Marianne de renoncer à ce monde malsain qui risque de la perdre. Puisque l'été



Cliché Paul Boyer. Mlle JANE HELLER. — Rôle de *Lucie Chantraine*
RENAISSANCE. — *L'ADVERSAIRE*. — ACTE IV



Cliché Paul Boyer.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

L'ADVERSAIRE

Madame Breautin. — Mlle JULIETTE DARCOURT



Mlle ZAVEDRO (Mlle H. Maïa) — SAINT-BRILLAT (M. Melry) — Mme PLÉNIÈRE (Mlle Ch. Lysès) — MAURICE DARLAY (M. L. Guitry) — Mme LINEUIL (Mlle Mad. Carlier) — NORBERT (M. Larmandie) — MARIANNE DARLAY (Mlle Brandès) — LANGLADE (M. Magnier) — JEAN (M. Thoulouze) — Mme BREAUTIN (Mlle J. Darcourt) — Mme HÉNON (Mlle L. Jousset)

THÉATRE DE LA RENAISSANCE. — *L'ADVERSAIRE.* — ACTE II

est proche, ils quitteront Paris dans quelques jours. Devant cet accès subit et maladroit d'autorité, Marianne se révolte. Elle invite M. et Madame Breautin à être ses hôtes à la campagne. Rageur, Maurice s'écrie : « Langlade viendra aussi. Tu vois que je suis beau joueur. » Il ne raisonne plus, parce qu'il est affolé par l'orgueil conjugal, le plus terrible des orgueils. Il ne veut pas s'abaisser à défendre sa femme contre les tentations. Il s'expose au malheur pour avoir une attitude crâne, un beau geste.

Nous sommes à la campagne chez les Darlay. Ce qui devait arriver est arrivé : Marianne est la maîtresse de Langlade. Mais déjà, bien que Langlade soit délicat et tendre, Marianne regrette sa faute. Elle sent qu'elle n'aime que Maurice. Madame Breautin, qui n'a pas reçu de Langlade les confidences qu'elle espérait, se plaît à rabaisser devant Marianne son mérite et à exalter le talent de Maurice qui vient de publier un bon livre. Désemparée, Marianne regarde et compare le mari qu'elle a trahi et l'amant qu'elle a choisi. Maurice épie son trouble. Il pressent son malheur et il veut, à tout prix, forcer Marianne à l'aveu. Il lui fait peur en l'appelant brusquement après une conversation qu'il a eue avec Langlade. Elle vient à lui, tremblante. Il désirait seulement la prier de remettre à Langlade un exemplaire de son volume. Il laisse les deux amants ensemble. Il sait que leur entretien ne peut manquer d'être émouvant. Quand il juge qu'un temps suffisant s'est écoulé et que Marianne n'a plus tout



LUCIE CHANTRAINE (Mlle J. Heller) — CHANTRAINE (M. Guy) — MARIANNE DARLAY (Mlle M. Brandès) — MAURICE DARLAY (M. L. Guitry) — LANGLADE (M. P. Magnier) — Mme BREAUTIN (Mlle J. Darcourt) — BREAUTIN (M. Noizeux) — LIMERAY (M. Arquillière)

RENAISSANCE. — *L'ADVERSAIRE.* — ACTE II

son calme, il rentre tout à coup et prie Langlade de s'éloigner. Il reste seul avec Marianne qui le craint, qui n'est plus maîtresse de ses nerfs. Il a savamment « cuisiné » la prévenue, comme on dit dans l'argot de la police. Il lui arrachera sans peine des réponses contradictoires, des cris compromettants, des sanglots qui avouent. Il sait! Il sait! Il se laisse emporter à un geste de brute qu'il a bientôt réprimé. Il est trop intelligent pour s'abandonner aux instincts de sauvagerie qui sommeillent en nos cœurs ou bien en nos corps. Plus tard, quand sa fureur sera tout à fait apaisée, — dans quelques heures, — il cherchera à dénouer la situation où l'a mis la faute de Marianne. Pour le moment il se contente d'inviter Langlade à ne pas dîner à sa table.

C'est le soir. Les invités se retirent et reprennent le train pour Paris. Maurice a trouvé une solution élégante et banale. Marianne demandera le divorce et Maurice fera en sorte qu'elle l'obtienne à son profit. Elle conservera ainsi l'estime du monde et elle pourra épouser Langlade, qu'elle aime et qui, sans ironie, est digne d'elle. En vain Marianne implore son pardon. Elle a cédé à un moment de folie; elle n'aime pas Langlade; elle n'aime que son mari. Maurice ne la juge pas; il ne lui refuse même pas son estime ni sa pitié. Mais il ne peut effacer de son cerveau l'image du péché. Toujours il aura la vision de Marianne aux bras de Langlade. Il peut pardonner en toute sincérité : il ne saurait oublier. La mère de Marianne est entrée. Elle voit que sa fille a pleuré. Elle est inquiète; elle interroge. Pour mettre fin à cette scène pénible, Maurice annonce qu'il a trompé sa femme et qu'elle demande le divorce. La mère supplie Marianne de pardonner : la trahison du mari n'est qu'une peccadille qu'il faut oublier. Ah! si c'était la femme qui avait manqué à la foi conjugale, le mal serait irréparable. Mais le



Cliché Paul Boyer.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

L'ADVERSAIRE

Mme Marie Samary. — Rôle de *Mme Grécourt*

mari ! Quel est le mari qui fut strictement fidèle ? Elle se retire en souriant, persuadée que le nuage sera bientôt dissipé. Marianne et Maurice restent en présence. Condamnée par sa propre mère, Marianne se courbe devant la volonté de Maurice. Et, mélancolique, le mari songe que sa femme sera peut-être heureuse et qu'un jour il retrouvera peut-être, lui-même, un nouveau bonheur.

Alfred Capus ne nous avait pas habitués à de telles conclusions. Doit-on attribuer à la collaboration d'Emmanuel Arène, dont le talent n'est pourtant pas morose, la philosophie un peu amère de cette comédie ? Il est bien délicat de déterminer la part qui revient à chacun des deux auteurs. Mais il est permis de signaler, dans *l'Adversaire*, des qualités qui ne s'étaient pas jusqu'ici révélées dans les pièces de Capus. Tout le monde a senti que ce nouvel ouvrage était plus solidement construit et plus sérieusement traité que *la Veine*, *les Deux Écoles*, *la Bourse ou la Vie*, *la Châtelaine*. Dans ces charmantes fantaisies, les personnages, tout en parlant un langage vivant et vrai, nous apparaissent, à la réflexion, comme des fantoches. Notez qu'il n'en pouvait être autrement. Tous ces êtres obéissaient scrupuleusement aux lois de la *Veine*, ou, tout simplement, du plaisir. Ils s'abandonnaient au hasard. Ils s'appliquaient à ne pas contrarier le destin. Leur caractère était de n'en avoir aucun et la seule énergie dont ils étaient capables



MAURICE DARLAY (M. Guitry) — LIMBRAY (M. Arquillière) — Mme GRÉCOURT (Mme Samary) — MARIANNE DARLAY (Mlle M. Brandès) — LUCIE CHANTRAINE (Mlle J. Heller) — CHANTRAINE (M. Guy) — Mme BREAUTIN (Mlle J. Darcourt) — LANGLADE (M. P. Magnier) — BREAUTIN (M. Noizeux) — *Décor de Lemeunier.*

RENAISSANCE. — *L'ADVERSAIRE*. — ACTE III

était la force d'inertie. Dans *l'Adversaire*, nous voyons des personnalités très nettes, qui ne s'en remettent pas aux caprices de la fortune et qui sont décidées à donner une direction à leur vie. Ce n'est plus une suite d'attitudes nonchalantes et élégantes. C'est un conflit de volontés. Marianne, dont l'excusable vanité serait satisfaite si l'homme qui l'aime occupait une situation brillante, se heurte à l'orgueil intelligent de Maurice, qui entend vivre et travailler dans le calme, loin des intrigues de salon. La lutte s'engage, âpre, presque farouche. Nous sommes ramenés aussitôt aux mœurs brutales des époques chevaleresques. La beauté de Marianne est promise à l'avocat qui prononcera un plaidoyer retentissant, comme le baiser des nobles dames du temps jadis était le prix des chevaliers qui triomphaient dans les tournois. Obéissant à un sot point d'honneur, le mari veut que la lutte soit libre et il ouvre la lice à son rival. Victime de son imprudence, il sent gronder en lui une fureur primitive et sauvage. Mais il se rappelle tout à coup qu'il ne vit pas dans un temps romanesque. Il renonce aux gestes héroïques. Il n'assassinera pas l'infidèle et son complice. Il aura recours aux tribunaux. Vous sentez qu'il y a une contradiction entre la violence de l'action et cette fin prosaïque. Ce n'est pas seulement parce que la pièce finit mal que sa conclusion ne satisfait pas entièrement le public. Certes le dénouement en est vrai. Mais, depuis deux actes, nous n'étions pas dans la réalité, mais devant des êtres d'exception.

Capus et Arène ont eu soin de nous en avertir. Marianne et Maurice, dont les caractères sont à l'ordinaire assez vraisemblables, obéissent momentanément à une puissance mystérieuse, l'*Adversaire*, qui les pousse à des actes étranges et contraires à leurs natures. L'*Adversaire*, c'est la divinité qui s'oppose à la



Cliché A. Émile.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

L'ADVERSAIRE

M. Pierre Magnier. — Rôle de *Langlade*



Cliché Paul Boyer. Mlle LUCY JOUSSET. — Rôle de Mme *Hénon*
RENAISSANCE. — *L'ADVERSAIRE*. — ACTE II

Veine. La *Veine* est la bonne fée qui va cueillir à travers le monde le bonheur et qui l'apporte à l'élu. Il n'a qu'à étendre la main pour saisir la richesse ou la gloire qu'elle lui offre. L'*Adversaire* est le mauvais génie qui sommeille en nous et qui nous incite tout à coup à lutter contre notre chance, à détruire stupidement notre bonheur ou notre honneur. C'est ce démon qui force Marianne à trahir Maurice et qui empêche Maurice de défendre son foyer. C'est encore lui qui, jadis, a mis un revolver dans la main de Chantraine, le plus pacifique et le meilleur des hommes, et qui l'a contraint à tirer sur sa femme et son complice. Ce dieu obscur et malin fait un peu songer au Méphisto du *Petit Faust* ou à la fatalité de *la Belle Hélène*.

Si nous en croyons Capus et Arène, les salons sont des champs favorables à ses ravages. Ils ont sévèrement jugé ce qu'on appelle le monde. Ils nous ont montré un portrait cruel de la femme qui se croit supérieure au reste de l'humanité parce qu'elle reçoit des ministres et des académiciens, et qui, en répétant constamment qu'elle possède une grande influence, fait croire à ses invités, et finit par croire elle-même qu'elle joue un rôle important dans la politique et la littérature. Toute l'intelligence de Madame Breautin se réduit à un goût maladif de l'intrigue. Elle ne distribue pas à ses hôtes la fortune ou



Cliché Paul Boyer. Mlle HÉLÈNE MAÏA. — Rôle de Mlle *Zavedro*.
RENAISSANCE. — *L'ADVERSAIRE*. — ACTE II



Cliché Paul Boyer.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

L'ADVERSAIRE (ACTE IV)

Mlle Jane Heller, rôle de *Lucie Chantraine*. — M. Guy, rôle de *Chantraine*

la célébrité. Mais elle est très capable de leur ménager des liaisons. Cependant les femmes l'entourent, les unes parce qu'elles espèrent obtenir de l'avancement ou de bonnes places pour leurs maris, d'autres, parce qu'elles comptent connaître, par son intermédiaire, des amis aimables. Dans cette atmosphère de frivolité, de *potins* et de griserie, on ne sait plus si l'on poursuit le succès ou le plaisir. C'est le royaume de la vanité et de l'orgueil. C'est donc le royaume de l'*Adversaire*, car c'est par l'orgueil et la vanité que cet ennemi intime sait le plus sûrement nous attaquer.

Cette comédie, qui doit triompher, pendant de longs mois, au théâtre de la Renaissance, est si admirablement jouée que des spectateurs se demandent si elle n'emprunte pas au talent de ses interprètes la plus grande partie de son charme. C'est une opinion au moins exagérée ; mais elle montre l'impression tout à fait rare que cette merveilleuse troupe fait sur le public. Guitry a peut-être trouvé, dans le personnage de Maurice Darlay, le rôle où il peut nous donner la vision la plus complète de sa maîtrise. Sa simplicité, son esprit, nous avaient déjà maintes fois ravis. Mais nous n'avions jamais aussi vivement senti la sincérité de son émotion contenue, la menace de sa colère qu'il s'efforce de refréner, l'amertume de sa pitié. En mettant en lumière la légèreté de Marianne, sa jeunesse, son désir impérieux de vie et de succès, Brandès nous a préparés à admettre la nécessité de sa faute. Elle a trouvé des notes tendres, défaillantes et chastes pour répondre à l'aveu de Langlade. Elle a soulevé les acclamations de la salle en n'exprimant pas, mais en subissant l'affolement de Marianne qui répond à l'interrogatoire de son mari, sa compassion devant la douleur qu'elle a causée et qu'elle n'imaginait pas si cruelle, sa souffrance et sa



Mme GRÉCOURT (Mme M. Samary) MARIANNE DARLAY (Mlle M. Brandès) MAURICE DARLAY (M. L. Guitry)

RENAISSANCE. — *L'ADVERSAIRE*. — ACTE IV

honte en confessant sa chute. En interprétant le rôle de Chantraine, Guy a montré une force comique et aussi une émotion naturelle et communicative, que nous ne lui connaissions pas. A côté de ces trois grands artistes, il faut louer particulièrement la frivolité perfide de Juliette Darcourt, qui tient le personnage de Madame Breautin. Sous les traits de Madame Grécourt, la mère de Marianne, Madame Samary fait preuve de son habituelle dignité. M. Noizeux s'est plu à composer avec un soin méticuleux le personnage effacé, myope, lamentable qu'est M. Breautin. Arquillière a prêté toute l'assurance qu'il convenait au député Limeray, qui doit passer bientôt en Cour d'Assises. Mademoiselle Jane Heller incarne avec grâce la seconde femme de Chantraine, qui lui est aussi infidèle que le fut la première. Les invitées de Madame Breautin sont personnifiées par l'exquise Lucy Jousset, à la beauté ardente et brune, par Madeleine Carlier, qui semble un fruit savoureux, par Hélène Maïa, dont le visage spirituel fait songer à Réjane, par Charlotte Lysès, au profil boudeur et faussement ingénu, par Gabrielle Spindler, dont les regards rieurs risquèrent trop longtemps de s'attrister en contemplant les mélodrames de la Porte-Saint-Martin, par Litty Bossa, comédienne experte et qui cependant vient, je crois, d'être admise comme élève au Conservatoire. Regrettons que Jane Béryl, qui donna des preuves de son talent et dont les yeux sont si étrangement séduisants, ne nous apparaisse que dans un rôle de femme de chambre.

NOZIÈRE.



Cliché Paul Boyer.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

L'ADVERSAIRE

Lucie Chantraine. — Mlle JANE HELLER



Cliché Reutlinger.

Mlle MAD. CARLIER

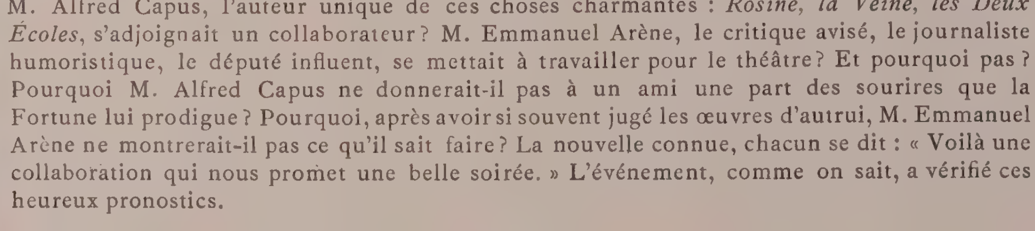
DU THÉATRE DE LA RENAISSANCE

M. EMMANUEL ARÈNE — Mlle J. DARCOURT — M. L. GUITRY — Mme M. SAMARY — M. NOIZEUX — M. A. CAPUS

PENDANT UNE RÉPÉTITION DE *L'ADVERSAIRE*

LA COLLABORATION

Je me rappelle la surprise — la surprise agréable — qui courut le Tout-Paris théâtral, lorsque les courriéristes dramatiques annoncèrent, cet été, que le théâtre de la Renaissance représenterait, l'hiver suivant, une comédie de MM. Alfred Capus et Emmanuel Arène. M. Alfred Capus, l'auteur unique de ces choses charmantes : *Rosine, la Veine, les Deux Écoles*, s'adjoignait un collaborateur? M. Emmanuel Arène, le critique avisé, le journaliste humoristique, le député influent, se mettait à travailler pour le théâtre? Et pourquoi pas? Pourquoi M. Alfred Capus ne donnerait-il pas à un ami une part des sourires que la Fortune lui prodigue? Pourquoi, après avoir si souvent jugé les œuvres d'autrui, M. Emmanuel Arène ne montrerait-il pas ce qu'il sait faire? La nouvelle connue, chacun se dit : « Voilà une collaboration qui nous promet une belle soirée. » L'événement, comme on sait, a vérifié ces heureux pronostics.



On a souvent parlé de la collaboration dramatique.

La Bruyère, dans son chapitre sur les « Ouvrages de l'esprit », a écrit : « L'on n'a guère eu, jusqu'à présent, un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs. » Il semble que s'il avait à « relire ses épreuves » de notre temps, après le théâtre de Meilhac et Halévy, après *l'Adversaire,* l'auteur des *Caractères* modifierait sa formule, excessive comme toutes les formules.

La collaboration, la collaboration effective et réelle, peut enfanter des œuvres de premier ordre.

Il y a, en effet, collaboration et collaboration.

Dans le superbe roman de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris,* un des héros du livre dit ceci : « Mes damoiselles, c'est moi qui suis l'auteur; c'est-à-dire nous sommes deux : Jehan Marchand, qui a scié les planches et dressé la charpente et la boiserie du théâtre, et moi,



Cliché Anthony's. M. LARMANDIE
du Théâtre de la Renaissance

Pierre Gringoire, qui ai fait la pièce. » Voilà comment, ou à peu près, s'exprimait un poète tragique, dans la Grand'salle du Palais, en 1482; voilà comment on entendait la collaboration dramatique au temps de Louis XI.

Il y a encore des personnes pour l'entendre ou à peu près de cette manière. Nous connaissons des auteurs dramatiques (?) qui se contentent de mettre leur nom sur une pièce sans en connaître ni le sujet, ni les développements, ni souvent le titre. C'est, pour le plupart, d'habiles intrigants, qui se sont poussés, on ne sait comment, dans les coulisses des théâtres, et qui, par une « soirée théâtrale » ou un « courrier de théâtre », ont acquis une influence. Cette influence, ils la mettent au service d'un auteur vrai, inconnu et modeste, et ils ne la mettent pas pour rien, soyez-en sûrs : ils touchent la moitié des droits avec une assurance parfaite. Dans un curieux volume, qu'on appelle le *Dictionnaire théâtral*, et qui porte en sous-titre : *Douze cent trois vérités sur le théâtre*, je trouve, au mot « collaborateur », la définition suivante :

« Vous avez eu l'idée d'une pièce, vous la faites de votre mieux; vous voulez la faire recevoir et la voir représenter; que croyez-vous qu'il faille tenter pour en venir à ces fins heureuses? Demander une lecture? pas du tout; mais vous associer un homme de lettres qui ait de l'influence auprès du théâtre auquel vous aspirez, un huissier qui ait ordre de poursuivre le directeur ou un créancier qui peut faire saisir les meubles de ce petit despote. Cet associé devient votre collaborateur : il signe des billets d'auteur, comme vous, et souvent plus que vous; il touche la moitié ou les deux tiers des revenus de votre ouvrage, et partout vous l'entendez dire : « Avez-vous vu ma pièce? Que dites-vous de ma « pièce ? Voulez-vous un billet pour la dixième représentation « de ma pièce ? »

Ce qui était écrit avec vérité en 1824 est encore vrai en 1903... malheureusement. Nous connaissons tous de ces trafiquants, qui n'ont d'auteur dramatique que le nom, un nom usurpé.

Il y a une autre collaboration, une collaboration effective et réelle, comme je le disais plus haut, une collaboration sérieuse, où deux auteurs éprouvés mettent en commun leurs qualités, leur talent, leur esprit. Ainsi faisaient Duvert et Lauzanne, Scribe et Bayard, Scribe et Mélesville, les deux Goncourt, Meilhac et Halévy. Ainsi viennent de faire — avec quelle joie pour nous! — MM. Alfred Capus et Emmanuel Arène.

Et, de fait, on comprend que, pour l'art dramatique, qui exige des dons si variés et presque contradictoires, deux talents différents puissent unir leurs qualités respectives pour faire une œuvre, une et solide. Celui-ci a le don du dialogue, mais il ne sait pas établir un caractère; celui-là sait établir un caractère, mais il n'a pas le don du dialogue. Réunissez-les, et vous aurez l'auteur dramatique complet, que séparés l'un de l'autre, ils n'auraient point fait.

Ce n'est rien quelquefois, ou c'est bien peu de chose que « l'idée » d'une pièce. Et combien, à la discussion, cette idée mère se transforme, se modifie, se métamorphose ! Les collaborateurs sérieux ne livrent jamais le secret de la collaboration. On ne sait pas et on ne saura jamais, sans doute, qui, de Meilhac ou



Cliché Reutlinger.

Mlle JANE BERYL
du Théâtre de la Renaissance

Halévy, a eu « l'idée » de *la Belle Hélène* ou de *la Petite Marquise.* Aucun des deux auteurs, même après leur séparation, n'a voulu livrer le nom du « premier père » de tel ou tel de leurs enfants. Toujours ils ont répondu, à peu de chose près: *Is pater est, quem nuptiæ dederunt.* Le père est celui qu'a donné... *notre* mariage.

On colporte, dans les coulisses ou dans les cafés de théâtre, que M. Emmanuel Arène aurait raconté un jour à M. Alfred Capus l'histoire de ce mari — il s'appelle Chantereine — qui, ayant tiré une première fois sur sa femme, se voit condamné, dans l'avenir, sous peine de ridicule ou d'horreur, à une « inaction » complète, pour le cas où il serait de nouveau trompé. L'idée est charmante. Mais voyez le chemin qu'elle a fait parcourir aux auteurs de *l'Adversaire*.

J'ai voulu en savoir davantage. J'ai demandé à M. Emmanuel Arène comment l'idée lui était venue d'écrire pour le théâtre, me disant qu'il se laisserait aller sans doute à des confidences. Il m'a répondu fort spirituellement, comme je m'y attendais, mais sans livrer « le secret de la collaboration ». Voici ce qu'il m'a dit : « L'idée m'est venue de faire du théâtre aussi naturellement que d'apprendre à nager, quand on a pour ami intime un maître nageur. Je connais Alfred Capus depuis plus de vingt ans, mais je ne l'avais jamais autant connu qu'en ces trois derniers mois, où j'ai connu en ce vieux camarade, d'aspect plutôt nonchalant et flegmatique, un travailleur infatigable, un tempérament prodigieusement actif, précis et méthodique, un Capus de Vernou-sur-Brenne, assurément inédit à



Cliché Boncoule. M. ARQUILLIÈRE
du Théâtre de la Renaissance

Paris, se couchant tôt, se levant à l'aube, et n'interrompant son labeur que pour l'heure du déjeuner et l'heure du dîner, — qui étaient mes heures de collaboration. Je ne pouvais guère lui apporter, pour ma part, que les très naturelles aptitudes pour la comédie que donne une longue pratique de la politique. Que sera-t-il résulté de tout cela? Vous êtes de ceux, mon cher Aderer, qui auront à nous le dire. » Le résultat, tout le monde le connaît. J'ai dit, en effet, le triomphe final, et avec une grande joie. Quelle plus grande joie, pour un critique, que de donner à une œuvre des louanges sans réserves ?

Lorsqu'il s'agit du théâtre de la Renaissance — comme aussi d'autres théâtres — il serait injuste de ne pas ajouter au nom de l'auteur ou des auteurs qui ont écrit la pièce représentée, le nom d'un autre collaborateur qui, sans figurer sur l'affiche, a une part certaine au succès final : je veux parler du directeur. Ni M. Alfred Capus, ni M. Emmanuel Arène ne me démentiront lorsque je dirai qu'ils ont trouvé, en la personne du directeur de la Renaissance, M. Guitry, un collaborateur précieux. Il n'a ménagé pour ses amis ni les bons conseils, ni les précieux avis. Arène le reconnaissait publiquement lorsqu'il m'écrivait : « J'ai vu Guitry, directeur incomparable, manœuvrer avec le tact et la finesse d'un diplomate au milieu d'artistes en pleine célébrité.

Heureux les auteurs qui trouvent dans le directeur qui les joue un guide aussi éprouvé! L'espèce du directeur qui connaît le théâtre devient rare. On cite des directeurs qui ne viennent jamais à l'avant-scène et qui laissent à un régisseur le soin de « monter » la pièce. Par contre, il en est d'autres qui ne se contentent pas d'être d'habiles metteurs en scène, qui donnent aux auteurs des conseils sur l'œuvre elle-même, qui la changent, la



Cliché Cautin & Berger. M. NOIZEUX
du Théâtre de la Renaissance



Cliché P. Nadar.

Mlle CHARLOTTE LYSÈS

DU THÉATRE DE LA RENAISSANCE

transforment, la « tripatouillent », selon l'expression inventée par Émile Bergerat et restée classique. Que de polémiques se sont engagées sur le « tripatouillage » ! Excessif, il est condamnable; modéré, il n'est pas inutile. Dans un théâtre de « jeunes », par exemple comme l'Odéon, est-ce que les avis d'un directeur intelligent et éprouvé doivent être refusés? Alexandre Dumas fils se félicitait d'avoir été guidé, souvent, par Montigny; Émile Augier ne lisait-il pas ses pièces à son ami Got avant de les apporter au Théâtre-Français? Le directeur peut donc quelquefois être un « collaborateur », un collaborateur effectif. A tel point qu'en ce moment même, pour une pièce qui a déjà *quatre* auteurs — pas un de plus pas un de moins — et qu'on disait devoir émigrer d'un théâtre du boulevard à un autre théâtre du boulevard, le directeur du premier théâtre s'écriait devant moi : « Ah! si elle va chez le voisin, je réclame des droits d'auteur pour la part de travail que j'y ai prise! »



Cliché du Guy. Mlle LITTY BOSSA
Du théâtre de la Renaissance



Cliché Paul Boyer. Mlle GABRIELLE SPINDLER
Du théâtre de la Renaissance

Tout article doit avoir son « mot de la fin ».

Il ne m'était pas difficile de le trouver. Je n'avais à choisir qu'entre « succès » ou « triomphe ».

J'ai pensé faire mieux encore. Ayant écrit déjà à l'un des deux collaborateurs, qui m'avait répondu comme on vient de le voir, j'ai écrit à l'autre pour qu'il m'envoyât mon mot de la fin.

Voici sa réponse :

MON CHER ADERER,

Ce qu'un auteur a de mieux à faire après la représentation d'une de ses pièces, c'est de demeurer silencieux et de se mettre immédiatement à en écrire une autre. Car pourquoi parler? se réjouir publiquement d'un succès a quelque chose d'insolent ; se plaindre publiquement d'un échec a quelque chose de puéril.

Il y a une formule que je trouve très commode pour la vie de théâtre, c'est celle-ci : « Avant la première d'une pièce, il n'y a que l'opinion de l'auteur qui compte; après la première, il n'y a que l'opinion de l'auteur qui ne compte pas. »

Bien à vous, mon cher Aderer, ALFRED CAPUS.

Je m'en voudrais et l'on m'en voudrait d'ajouter quoi que ce soit.

ADOLPHE ADERER.



LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE

Hier et aujourd'hui



Cliché P. Nadar. Mlle GABRIELLE SPINDLER
Du théâtre de la Renaissance

Après toute une année de franc succès, la coquette salle de la Renaissance a rouvert ses portes pour une nouvelle saison qui promet, comme la première, de charmer Paris et l'étranger. Prenant le bras de M. Alfred Capus, appuyé d'ailleurs d'une troupe d'élite, M. Lucien Guitry a ramené *la veine* dans ce théâtre; et après le drame, après l'opérette, après la tragédie et le vaudeville, après l'opéra, la grande comédie moderne a triomphé sous ses auspices... Et la fortune a souri à ce dernier avatar de la Renaissance comme à un épanouissement suprême !

A-t-on remarqué combien déjà est curieuse, pour l'historien du théâtre, la chronique de cette scène qui est cependant l'une des plus récentes à Paris parmi celles qui comptent? Oh! l'histoire du monument est bientôt dite! Quand la Porte-Saint-Martin, incendiée en 1871, fut en reconstruction, on s'avisa que cette pointe de terrain qui rattache la rue de Bondy au boulevard ne pourrait avoir meilleur emploi qu'un autre théâtre, plus petit, mais dégagé de tous côtés, ensoleillé, bien en vue; et ce fut la Renaissance, dont la construction, heureusement comprise pour l'espace mis à sa disposition, avec son joli foyer, son escalier à double rampe tournante, est l'œuvre de l'architecte Charles de Lalande. — L'ouverture eut lieu le 6 mars 1873.

Mais, ce qui ne saurait être dit en deux lignes, c'est l'histoire des productions théâtrales que ce nouveau théâtre vit éclore. En trente années, c'est assurément la scène parisienne qui présente le plus de variété dans son répertoire, de disparates dans les genres exploités, de divergences dans les entreprises de ses directeurs. C'est la vraie salle ouverte à tout et à tous, la scène internationale au besoin, et vraiment, si nos lecteurs veulent bien prendre la peine de suivre un instant avec nous cet étrange kaléidoscope, je crois qu'il y a de quoi piquer leur curiosité.

C'est d'abord dans le gros drame que le nouveau théâtre fait ses débuts, sous la direction de M. Hostein : il s'y fourvoie. A peine a-t-on gardé le souvenir de la *Jane*, de Touroude, et de la *Thérèse Raquin*, d'Émile Zola. Mais, grâce à Offenbach, qui dirigeait alors la Gaîté et prêta son répertoire, la Renaissance trouve heureusement, très vite, sa vraie voie : l'opérette; et toute cette période, qui va de 1873 à 1883, presque entièrement sous les auspices de M. Victor Koning, est aussi fructueuse que triomphale. La plupart de ces pimpantes partitions, signées Lecocq, parfois Strauss, Offenbach, Planquette, Hervé, Serpette.., sont restées dans les répertoires du genre. Il suffira de nommer *Pomme d'Api* (1873), *Giroflé-Girofla* (1874), *la Reine Indigo* et *la Petite Mariée* (1875), *la Savoisienne* et *Kosiki* (1876), *la Marjolaine* et *la Tzigane* (1877), *le Petit Duc* et *la Camargo* (1878), *la Petite Mademoiselle* et *la Jolie Persane* (1879), *les Voltigeurs de la 32e* et *Belle Lurette* (1880), *Janot* et une reprise de *l'Œil crevé* (1881), *Madame le Diable* et *la Bonne Aventure* (1882), *le Vertigo* et *Fanfreluche* (1883)... A part, *le Saïs*, un opéra-comique pur, avec Capoul (1881).

Une troupe excellente contribue d'ailleurs, avec un ensemble parfait, à cette série de succès. Madame Jeanne Granier y triomphe dans tout son éclat, avec Alphonsine, Zulma Bouffar, puis Desclauzas, Jane Hading, Mily Meyer, d'une part; de l'autre : Vauthier, Puget, Berthelier, Ismaël, puis Cooper et Jolly...

Pour mémoire (il faut bien que tous les genres soient représentés ici), notons, en 1875-76, les matinées de Madame Agar, où furent entendues des tragédies et des comédies classiques.

Après cette victorieuse décade, la fortune de la Renaissance se lasse un peu : elle hésite. Jusqu'en 1888, ce sont des vaudevilles et des comédies de genre qui défilent, sous la direction de M. F. Samuel, sans laisser beaucoup de trace. Il faut se borner à noter : *le Voyage au Caucase* (1884), *la Parisienne* (1885), *Une Mission délicate* et *Tailleur pour Dames* (1886), *le Roi Koko* (1887), *Cocard et Bicoquet* (1888), avec Montrouge, Vois, Galipaux, Saint Germain, Delannoy, Raimond, etc. Puis la musique reprend un peu ses droits avec *la Gardeuse d'oies* et *Isoline* (1888). Mais ce n'est qu'un instant, et le théâtre, en ces années, vit surtout de reprises.

En 1891, avec M. Lerville, directeur, nouvelle apparition de l'opérette : c'est *la Petite Poucette*, *la Famille Vénus*, *Mademoiselle Asmodée*; puis *la Femme de Narcisse* et *le Brillant Achille* (1892)... encore une gentille période, où brillent Mily Meyer, Madame Simon-Girard et Théo, avec Simon-Max et Huguenet. Un moment, en 1893, c'est même tout à fait l'opéra-comique, avec *Madame Chrysanthème* et *les Contes d'Hoffmann*.

Mais voici un changement de front plus radical : Madame Sarah Bernhardt prend elle-même la direction du théâtre, qui n'aura jamais retenti de plus nobles échos. Voici *les Rois*, de Jules Lemaître, avec *Phèdre* et *la Dame aux Camélias* (1893); voici *Izeyl* et *Gismonda* avec *Fédora* et *la Femme de Claude* (1894); *Magda*, *la Princesse lointaine*, *Amants* avec *Amphitryon* (1895); *la Figurante* et *Lorenzaccio* (1896); *la Samaritaine* et *les Mauvais Bergers* avec *la Tosca* (1897); *la Ville morte*, enfin, et *Médée* (1898)... C'est une période extrêmement intéressante, où d'ailleurs une troupe remarquable entoure l'illustre artiste : Guitry y triomphe avec De Max, Deval, Jean Coquelin, Brémont, Mesdames Granier, Legault, etc.

Entre temps, l'étranger commence à nous rendre visite, reçu ici à merveille. C'est, en 1897, la Duse et sa troupe italienne, dans *la Dame aux Camélias*, *Magda*, *la Femme de Claude*, *la Locandiera*... C'est Novelli, en 1898, avec une autre troupe, d'un ensemble parfait, dans *Otello*, *Shylock*, *le Père Lebonnard*, *Michel Perrin*, et bien d'autres pièces... Puis, la Compagnie espagnole, si remarquable de fondu, de Madame Maria Guerrero et de son mari F. Diaz de Mendoza, avec un excellent choix d'œuvres anciennes et modernes uniquement indigènes, celles-là... Plus tard, ce sera, pour un soir, la troupe allemande d'Agnès Sorma, dans *Maison de Poupée*..., et finalement (mais en pantomime seulement), la Danoise Charlotte Wiehe, dans *la Main*, *l'Homme aux Poupées*, etc. (1901). N'oublions pas que tous les genres, comme toutes les langues, se donnent rendez-vous à la Renaissance...

Mais voici un renouveau de musique, et de premier ordre, avec le théâtre lyrique des frères Milhaud, où défilent, en 1899 et 1900, *Obéron* et *Iphigénie en Tauride*, *le Barbier de Séville*,

Martha, *Si j'étais Roi*, *Lucie de Lammermoor*..., sans compter *l'Enfant prodigue* et des nouveautés comme *la Bohème*, de Leoncavallo, *le Duc de Ferrare*, *Martin et Martine*, bien d'autres partitions encore. C'est une très attachante et trop courte période, où brillent des artistes comme Mesdames Jeanne Raunay, Martini, Mallet, Parentani, Leclerc, Lormont... avec Cossira, Soulacroix, Leprestre, etc.

Enfin, de 1900 à 1902, de nouveaux coups de barre, dans d'autres directions, nous amènent d'abord, sous les auspices de M. Lagoanère, des opérettes (dont *les Petites Vestales*), des comédies ou des vaudevilles ; puis, sous ceux de M. Gémier, des pièces très modernes, telles que *la Vie publique*, *les Complaisances*, *Simonne*, *le Cœur a des raisons*, *le Portefeuille* et bien d'autres...

Et nous voici arrivés au port, c'est-à-dire à la prise de possession de M. Lucien Guitry... et la fortune qui préside aux destinées de la Renaissance, toute séduite par l'avenir qu'elle entrevoyait, a de nouveau soufflé la chance sur cette jolie scène. C'est qu'aussi rien n'a été omis de ce qui pouvait fixer la changeante déesse. Quand on entre dans cette maison, on est frappé tout de suite du soin intelligent et vraiment artistique avec lequel toutes choses sont réglées, sans solennité, sans laisser-aller, juste au point. Et c'est un régal bien rare, avouons-le, que cette impression absolue, au théâtre, et faite pour ravir à la fois les délicats, qui en goûtent les moindres nuances, et la foule, qui en subit le charme sans s'en rendre compte.

Rappelons les souvenirs de cette aimable et souriante *Châtelaine* qui inaugura la nouvelle Renaissance, le 25 octobre 1902. Quel fondu dans l'interprétation, et quelle mise au point, si semblable à la vie même, que notre indécision, nos petites hésitations coutumières, étaient elles-mêmes rendues et venaient corriger ce que la mise en scène la plus minutieuse a de trop sûr et de trop réglé ! — Cinq mois durant, la comédie de M. Alfred Capus ravit le public. M. Guitry menait cette glorieuse campagne entouré d'artistes comme Madame Jane Hading, comme MM. Boisselot et Tarride, Mesdemoiselles Rosa Bruck et Cerny..., talents divers et achevés, dont la réunion dépassait l'attente des plus difficiles.

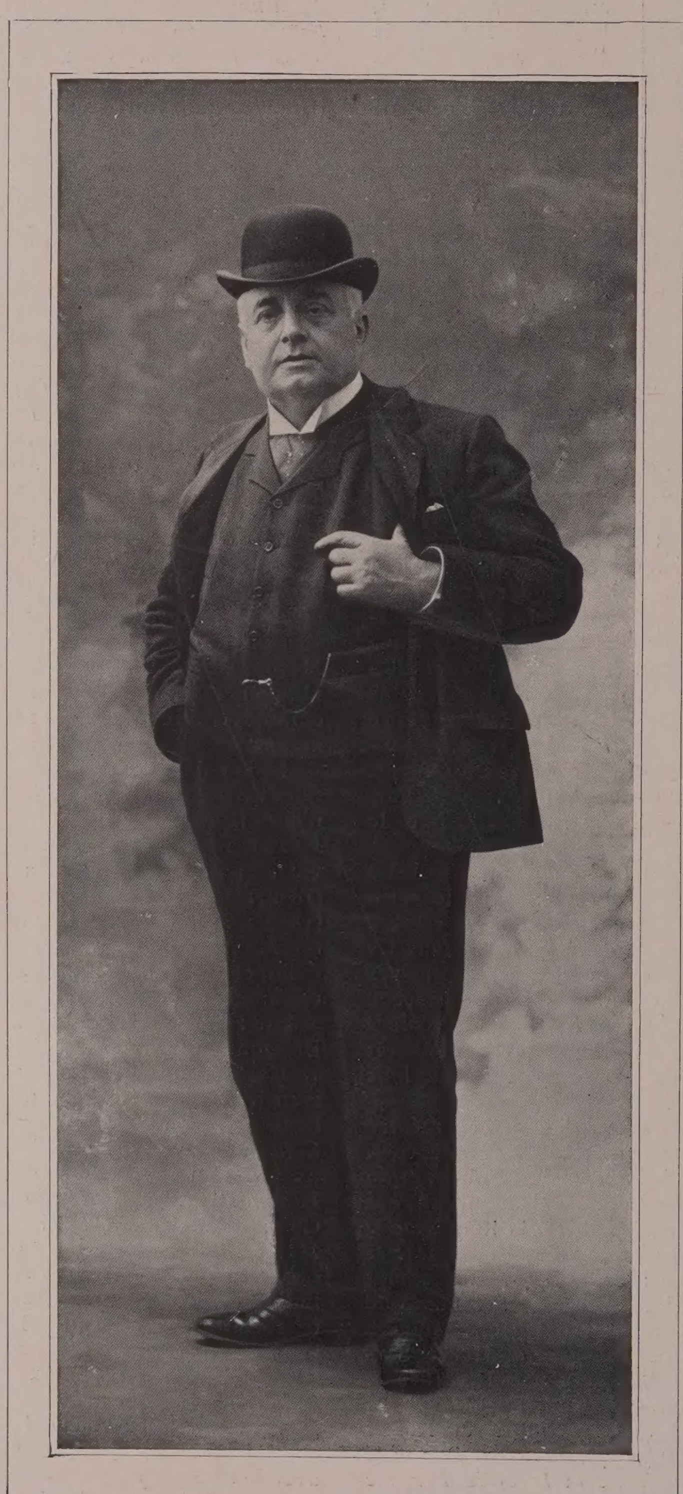
Ce premier grand succès épuisé, *Clarisse Arbois*, l'élégante comédie de M. Boniface, groupait encore autour de M. Guitry une nouvelle élite, avec, en tête, Mademoiselle Marthe Brandès, évadée de la Comédie-Française, où son talent si plein de flamme et d'émotion, de vie intime, et toujours si distingué, ne trouvait pas un aliment suffisant à sa passion de travail créateur. Elle fut une Clarisse légère et prenante, comme elle nous revint, peu après, une *Princesse George* de tout premier ordre, exquise et émouvante au possible, variée dans les nuances les plus délicates ; et ce fut l'un des triomphes les plus mérités de sa belle carrière.

M. Guitry, toujours sur la brèche, avait incarné à côté d'elle les rôles moins heureux de Paul Chéron et du prince de Birac. Mais *incarné*, n'est-il pas le mot qui convient plutôt à son admirable, son inoubliable *Crainquebille*, l'ironique pièce de M. Anatole France, où il n'hésita pas à enlaidir, à rendre presque sans expression possible son visage si expressif toujours ? la voix du moins y suppléait, d'une souplesse étonnante, d'un relief superbe dans le rendu des moindres sentiments. — Et quel entourage encore remarquablement fondu que celui que nous applaudissions dans ces trois pièces ! C'était Madame Marie Samary, au talent si sûr, où revivent les grandes traditions des Brohan ; c'était Mademoiselle Juliette Darcourt, la verve même, l'entrain, l'imprévu ; c'étaient Mesdemoiselles Jane Béryl, Perrot, Margel ; MM. Nertann, Francès, Arquillière, excellents artistes de composition ; sans compter ceux ou celles que *la Châtelaine* avait déjà mis en valeur, Mesdemoiselles Cerny et Heller, MM. Noizeux et Frédal.

Avec la saison nouvelle, nous retrouvons la plupart de ces noms si appréciés, avec quelques autres, déjà réputés ou qui seront bien vite connus. M. Guitry a su s'attacher et grouper autour de Mademoiselle Brandès des artistes comme M. Guy, la joie des Variétés, mais qui a prouvé plus d'une fois que la comédie la plus fine trouve en lui un interprète sûr ; comme M. Pierre Magnier, justement applaudi dans les grands rôles du répertoire moderne ; comme Mademoiselle Lucy Jousset, toute jeune dans la carrière et déjà si exquise, et dont les succès au Palais-Royal ont été pleins de promesses... Mesdames Samary et Darcourt, Jane Heller et Béryl, MM. Arquillière et Noizeux, nous sont restés, rivalisant de verve piquante. Puis voici encore tout un choix de recrues pour les moindres rôles, Mesdemoiselles Hélène Maïa (hier à l'Odéon), Charlotte Lysès, Madeleine Carlier, Gabrielle Spindler, Litty Bossa ; MM. Larmandie, P. Candol, P. Laforest, Thoulouze, Gérard...

M. Guitry crée autour de lui une *maison*, une compagnie, dont les moindres unités feront dire, non qu'elles complètent l'ensemble, mais qu'elles sont l'ensemble même, et qui est déjà comme une école d'art dramatique.

ASPERTINI.



Cliché Paul Boyer.

M. MUSSAY
Administrateur du théâtre de la « Renaissance »

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.